



LE CAVEAU SECRET DES SURVIVANTS

«Je suis mort en août 1918. Ça va faire trente-huit ans que pour moi tout est fini», écrivait Louis Aragon en 1956. Comme lui, nombre de morts en sursis ne sont pas revenus indemnes.

Ceux qui ont échappé à la mort ont repris leur place au bureau ou à la ferme; ils ont troqué leurs brodequins contre des pantoufles, leur fusil contre une faux, mais la guerre, même refou-
lée, ne manque pas de se rappeler à eux. «Le deuil indicible installé à l'intérieur du sujet un caveau secret, écrit Freud, mais il arrive que le fantôme de la crypte vienne hanter le gardien du cimetière.» Comment tourner la page d'une expérience terrifiante qui vous confronte à la mort donnée et reçue? Louis Aragon,

enseveli vivant à Couvrelles le 6 août 1918, a longtemps fait silence sur cet événement, avant de reconnaître tardivement à quel point la guerre l'a marqué et de relater cet épisode dans son œuvre, en 1956. Auparavant, Aragon avait déjà écrit, en 1944, un roman sur la difficulté du retour des combattants à la vie civile: *Aurélien*. L'ouvrage raconte l'histoire d'un homme qui erre, incapable de se réadapter, de se stabiliser. Le plus curieux est encore la nostalgie qu'il éprouve à l'égard du conflit: «Il se reprenait à regretter la guerre. Enfin, pas la guerre. Le temps de la guerre. Il ne s'en était jamais remis. Il n'avait jamais retrouvé le rythme de sa vie. Il continuait l'au-jour-le-jour d'alors. Malgré lui.» La littérature, rappelons-le, est «ce mensonge qui dit la vérité».

Bien d'autres auteurs ont d'ailleurs exprimé eux aussi cette nostalgie de la fraternité, de la camaraderie, d'un temps terrible et idéalisé qui fut celui des tranchées où ils ont laissé une part d'eux-mêmes: Roland Dorgelès se souvient par exemple du rire de ses amis et ose affirmer que «c'était le bon temps». Montherlant refuse quant à lui de voir la guerre comme une plaie, mais comme ce moment où il était un homme meilleur, sans masque ni fard: «Mes petites tresses étant tombées, j'ai vu >>>

FINIR PAR SE DONNER LA MORT



Mon père en 1937 n'avait plus de poumon. Il a été malade jusqu'en 1937 et il

s'est donné la mort. C'est moi qui l'ai décroché, il s'est pendu. Il en a eu assez un jour, mais il y avait aussi un problème familial. [...] C'est ma mère... Ce que je lui ai toujours reproché en lui disant, tu as aimé mon père quand il était jeune, mais quand il est revenu et qu'il ne pouvait plus remplir ses devoirs conjugaux à cause de sa faiblesse, ça n'allait pas... C'était idiot mais c'était la vie.»

► Témoignage recueilli par Aurélie Brayet, *Revivre: victimes de guerre de la Grande Guerre à Saint-Étienne* (op. cit.)



Noël, malgré tout Des soldats français atteints de diverses blessures posent pour la photo avec leurs infirmières devant le sapin.

• Photographie de 1917.

» apparaître dans la nudité le peu de bon qu'il y avait en moi. » Mais qu'on s'en souvienne avec plaisir ou effroi, la guerre ne s'efface pas des mémoires. Avant *Aurélien*, Colette avait brossé en 1926 le portrait triste et sombre de l'ancien combattant qui ne parvient plus à vivre dans le présent et ne pense qu'au passé. Dans *La Fin de Chéri*, elle transforme son héros jouisseur et séducteur en un pauvre type qui regarde en arrière et qui, n'ayant plus sa place, finit par se suicider. Si les statistiques indiquent une hausse des homicides dans les années 1920, héritage de la violence de la guerre, elles ne montrent cependant pas une augmentation sensible des suicides. En l'absence d'études précises qui nous permettraient d'apprécier le phénomène, il convient donc de relativiser cette manifestation ultime de la détresse des anciens combattants.

De même, on manque cruellement de données sur les troubles psychiques qui ont accompagné les anciens soldats de 14-18. Non quantifiés pendant la guerre, ils sont à peu près ignorés dans l'entre-deux-guerres. De rares documents nous apprennent qu'il reste encore, à la veille du second conflit mondial, entre 2 000 et 4 000 anciens poilus dans les asiles psychiatriques.

Quant à la prise en charge du stress post-traumatique, qui n'est d'ailleurs

TERREUR NOCTURNE D'ALTHUSER

« La nuit, très souvent, [mon père] émettait en dormant de terribles hurlements de loup en chasse ou aux abois, interminables, d'une violence insoutenable, qui nous jetaient au bas du lit. Ma mère ne parvenait pas à le réveiller de ses cauchemars. Pour nous, pour moi du moins, la nuit devenait terreur et je vivais sans cesse dans l'appréhension de ses cris de bête insoutenables que jamais je n'ai pu oublier. »

► Louis Althusser, *L'avenir dure longtemps* (Flammarion, « Champs essais », 2013)

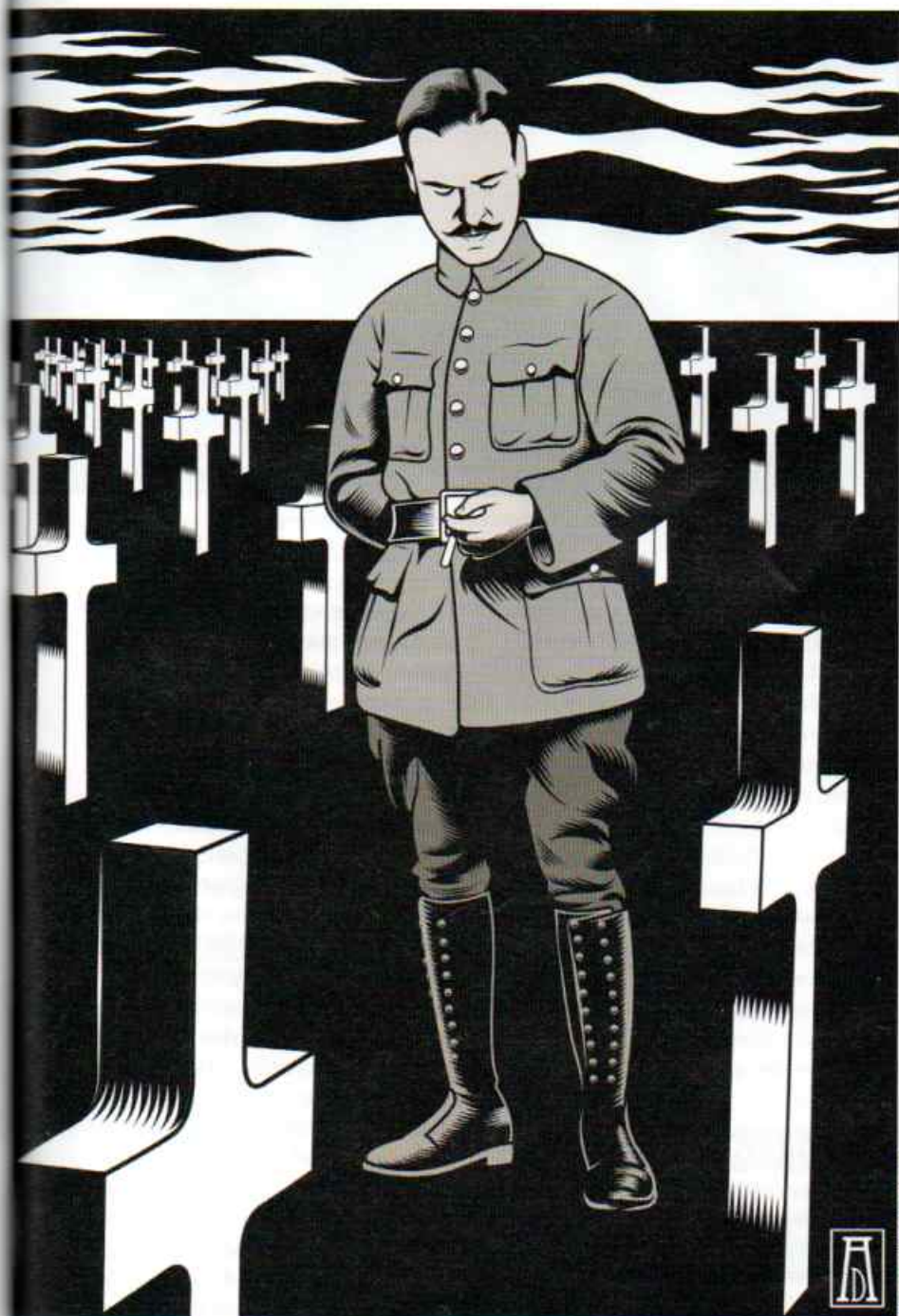
pas encore identifié par les médecins, elle est tout simplement nulle. Les anciens combattants doivent se débrouiller avec les insomnies, les sautes d'humeur, l'alcoolisme, l'impuissance sexuelle, la violence, l'apathie, la paranoïa ou la neurasthénie. Même ceux qui n'éprouvent aucun symptôme retrouvent la guerre la nuit, sous la forme d'affreux cauchemars. « Je me bats toutes les nuits », s'attristait déjà un caporal en 1918. Beaucoup se sont battus ainsi toute leur vie.

Le psychiatre aux armées Louis Crocq raconte ainsi que, dans les années 1960 et 1970, il fut souvent appelé au chevet de vieillards hospitalisés dans des services de médecine générale. Les nuits de ces derniers étaient peuplées de cauchemars, et leurs cris effrayaient le personnel soignant. « À l'entretien, ces patients nous révélaient qu'ils souffraient de ces troubles [...] depuis leur démobilisation en 1918, mais qu'ils trouvaient normal d'avoir de tels souvenirs après ce qu'ils avaient vécu dans les tranchées et qu'il ne leur était jamais venu à l'idée de consulter pour cela. » ♦

Le cimetière des fous de Cadillac

C'est un cimetière oublié, coïncé entre l'asile de Cadillac (Gironde) et le cimetière municipal, abritant les tombes des malades décédés au cours de leur internement, parfois jusque dans les années 1960. Près de 900 tombes à moitié écroulées avec, au centre, un carré militaire et cette plaque : « Les anciens combattants de la Gironde à leurs camarades mutilés du cerveau. » Au début des années 2000, les éclats de crâne et les os se mêlaient au gravier et aux herbes folles, et la mairie souhaitait transformer le lieu en parking. Une association s'est formée pour défendre ce « cimetière des fous », inscrit depuis 2010 à l'Inventaire des monuments historiques. Enfin, à la suite de la diffusion de notre film *Quand la Grande Guerre rend fou* (2014), le Souvenir français s'est engagé à participer à son entretien. Les morts oubliés, dont parfois il ne reste pas même un nom sur les croix rouillées, réintègrent ainsi notre mémoire.

POURQUOI EUX ? POURQUOI PAS MOI ?



Une dette impossible à régler hante ceux qui s'en sont sortis à l'égard de ceux qui y sont restés. Ce sentiment de culpabilité porte un nom : le « syndrome du survivant ».

« La mort n'est pas une chose que nous aurions frôlée, côtoyée, dont nous aurions réchappé, comme d'un accident dont on serait sorti indemne. Nous l'avons vécue... Nous ne sommes pas des rescapés. Nous sommes des survivants. » Cette phrase n'a pas été prononcée par un poilu, revenu de l'enfer des tranchées, mais par l'écrivain Jorge Semprun, sorti vivant de l'univers concentrationnaire nazi. S'il ne s'agit évidemment pas ici de comparer les deux expériences, force est de constater qu'une grande partie des soldats de 14-18 ont éprouvé eux aussi cet étrange « syndrome du survivant » ; ce sentiment d'avoir laissé une part d'eux-mêmes là-bas, et surtout d'avoir survécu à la place d'un autre ; cette culpabilité de vivre alors que tant de copains sont morts.

Inventé en 1968 par le psychanalyste américain William G. Niederland, le concept de « *survivor syndrome* » désigne l'ensemble des troubles dont sont victimes les rescapés de la Shoah : anxiété, cauchemars, dépression chronique et culpabilité envers les parents disparus. Or, sans avoir été diagno- >>>

COMPRENDRE LE SILENCE

« Tout au long de cette visite, j'ai communiqué avec le souvenir de mon père, combattant de 1914 à 1918, qui avait été peu loquace sur sa guerre. Aujourd'hui, je comprends mieux son silence. »

► Lu sur le livre d'or du musée de la Grande Guerre de Meaux, en 2015

» stiquées, étudiées et encore moins soignées, ces pathologies ont déjà frappé une grande partie des rescapés de la Grande Guerre. Ce n'est pas un hasard si le lieutenant Péricard (l'auteur de la formule « Debout les morts ») dédicace son ouvrage *Ceux de Verdun* à ses camarades du front, tout spécialement à ceux qui sont tombés. Hommage de celui qui s'en est sorti à ceux qui y sont restés.

De même, Maurice Genevoix dédie *Sous Verdun* à la mémoire de son ami Robert Porchon, tué aux Épargnes, et Roland Dorgelès son *Cabaret de la Belle Femme* au disparu Maurice Dallère. Et les exemples sont nombreux, comme si les anciens combattants étaient hantés par leurs camarades morts, comme s'ils avaient contracté une dette envers eux, une dette impossible à régler. Et l'on retombe ici sur l'équation formulée par William Niederland: « Je vis, ils sont morts, c'est-à-dire qu'ils se sont sacrifiés pour moi. » Pierre Drieu la Rochelle, blessé à trois reprises au cours de la guerre, confirme: « J'avais éprouvé [...] une sorte de honte à certaines minutes, comme si les jours dont je jouissais maintenant, je les avais arrachés à ces jeunes hommes que j'avais laissés là. » L'écrivain Jean Guéhenno confesse avoir commencé trop tôt à mourir en la personne de ses amis et se trouve



En miettes Face à « l'incommunicable », cette guerre que l'on ne sait comment raconter aux siens, les survivants se murent dans le silence. • Photo de Sophie Mayanne tirée de la série « Behind the Stars » (2016).

plongé dans la gravité, avec le vide fait autour de lui. Comme Drieu la Rochelle, il se sent honteux. Dans son *Évangile éternel*, il écrit: « Tant d'hommes étaient morts que, même si on avait pris part à leurs épreuves, on éprouvait comme de la honte à leur survivre. Pourquoi eux? Pourquoi pas moi? »

Une question vaine, mais qui obsède les survivants. Une question d'autant plus importante que les morts sont placés moralement au centre du souvenir, et physiquement au centre de l'espace public, par le biais des monuments érigés en leur honneur dans toutes les communes du pays. Car ce sont eux les

vrais héros: ils sont tombés pour que le pays vive et sont élevés au rang de Christs patriotiques. « Honneur aux morts, ils nous ont fait cette victoire », lance Clemenceau, à la tribune de la Chambre des députés, le 11 novembre 1918. Et l'on trouve même un esprit échauffé, le député nationaliste Maurice Barrès, pour proposer que les morts votent aux élections (par l'intermédiaire des parents ou des veuves) afin que les sacrifiés guident les vivants! Au demeurant, cette culpabilité collective dépasse les simples combattants et étreint l'ensemble des Français. Écrasée par l'injonction du souvenir, la société d'après-guerre vit dans le culte des disparus et dans la crainte de ne pas être à la hauteur de leur sacrifice. En littérature, au théâtre comme au cinéma, le thème du retour du mort illustre ce deuil de masse si compliqué à digérer. Dans *Les Femmes des autres*, un film de 1919, un marin porté

En 1919, dans « J'accuse », le cinéaste

Abel Gance fait sortir les cadavres

du champ de bataille pour punir la société égoïste qui les oublie...

disp
ils o
une
plus
revie
refai
Der
d'au
pou
en v
dans
les c
pun
visio
l'ap
l'ar
l'im
pay
trop
Et
Sho
Cor
qui
« N
cab
l'au
« ce
ne p
anc
diff
lem
tém
« sa
les
Ce
me
Pou
anc
ser

U
lo
p
"C
el
h
el
sa
►
d

disparu revient parmi les siens. L'ont-ils oublié? Est-il un colonel Chabert, une victime qui s'efface parce qu'il n'a plus sa place, ou un Monte-Cristo qui revient pour se venger de ceux qui ont refait leur vie sans lui?

Derrière ces interrogations, on en lit d'autres, encore plus angoissantes: pourquoi sont-ils morts? Le sacrifice en valait-il la peine? Toujours en 1919, dans *J'accuse*, Abel Gance fait sortir les cadavres du champ de bataille pour punir la société égoïste qui les oublie, vision d'épouvante qui prolonge dans l'après-guerre le fossé entre l'avant et l'arrière éprouvé durant le conflit. Voici l'image de la France victorieuse, un pays d'âmes tourmentées, hanté par trop de fantômes inapaisés.

Et comme pour les rescapés de la Shoah, c'est le silence qui domine. Comment expliquer la guerre à ceux qui ne l'ont pas vécue, dire l'indicible? « Nous avons connu l'incommunicable », disait Genevoix. Jean Bernier, l'auteur de *La Percée*, affirmait que « celui qui n'a pas compris avec sa chair ne peut vous en parler ». Ce silence des anciens combattants n'était pas de l'indifférence ni de l'oubli, mais un refoulement. La famille du Belge Louis Fabry témoigne que celui-ci ne parlait pas de « sa » guerre... alors qu'il en avait noté les moindres détails dans des carnets. Ce silence traumatique permet aussi de mettre une distance avec l'horreur. Pour nombre de poilus comme pour les anciens déportés, le silence a surtout servi de refuge protecteur. ♦

UN VISAGE DÉCOMPOSÉ

“ Ma mère m'a raconté un jour comment, à l'âge de 11 ans, elle avait demandé lors d'un repas de famille à son oncle préféré parce qu'il était le plus drôle: "Comment c'était Verdun?" Comment elle avait vu soudain le visage de cet homme se décomposer. Et combien elle avait eu honte ensuite de sa question, de son insouciance. »

► Témoignage de Natacha, 49 ans, paru dans *La Croix*, le 4 mars 2014

Jean Giono à ses frères d'armes tombés à Verdun

Dans « Refus d'obéissance » (1937), l'écrivain ressuscite ses camarades du fort de Vaux.

Je te reconnais, Devedeux, qui a été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Ne t'inquiète pas, je te vois. Ton front est là-bas sur cette colline posé sur le feuillage des yeuses, ta bouche est dans ce vallon. Ton œil qui ne bouge plus se remplit de poussière dans les sables du torrent, Ton corps crevé, tes mains entortillées dans tes entrailles, est quelque part là-bas sous l'ombre, comme sous la capote que nous avons jetée sur toi parce que tu étais trop terrible à voir et

que nous étions obligés de rester près de toi car la mitrailleuse égalisait le trou d'obus au ras des crêtes.

Je te reconnais, Marroi, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Je te vois comme si tu étais encore vivant, mais ta moustache blonde est maintenant ce champ de blé qu'on appelle le champ de Philippe. Je te reconnais, Jolivet, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Je ne te vois pas car ton visage a été d'un seul coup raboté, et j'avais des copeaux de ta chair sur mes mains, mais j'entends, de ta bouche inhumaine, ce gémissement qui se gonfle et puis se tait. Je te reconnais, Veerkamp, qui as été tué à côté de moi

devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Tu es tombé d'un seul coup sur le ventre. J'étais couché derrière toi. La fumée te cachait. Je voyais ton dos comme une montagne. Je vous reconnais tous, et je vous revois, et je vous entends. Vous êtes là dans la bruine qui s'avance. Vous êtes dans ma terre. Vous avez pris possession du vaste monde. Vous m'entourez. Vous me parlez. Vous êtes le monde et vous êtes moi. Je ne peux pas oublier que vous avez été des hommes vivants et que vous êtes morts, qu'on vous a tués au grand moment où vous cherchiez votre bonheur...

Le soldat Giono: mobilisé en 1914, à 19 ans, l'écrivain rejoint le 140^e Ri et participe aux plus grandes batailles (Artois, Champagne, Verdun, Chemin des Dames...) du conflit. Il porte sur cette photo, prise en 1917 au fort de la Pompelle, près de Reims, l'uniforme russe de son camarade de chambre Ivan Ivanovitch Kossiakov.

À lire de Jean Giono sur la Première Guerre mondiale: *Le Grand Troupeau* (1931), *Solitude de la pitié* (1932), qui contient la nouvelle « Ivan Ivanovitch Kossiakov », et le recueil *Écrits pacifistes* (1978).

